

# LA COMMUNE

par Louise MICHEL

d'après le volume n°22 de la *Bibliothèque sociologique*

P.V. STOCK Éditeur

-----  
1898  
-----

*Du mur des fusillés de mai 71, j'aurais voulu saluer les morts des hécatombes nouvelles, les martyrs de Montjuich, les égorgés d'Arménie, les foules écrasées d'Espagne, les multitudes fauchées à Milan et ailleurs, la Grèce vaincue, Cuba se relevant sans cesse, le généreux peuple des États-Unis qui, pour aider à la délivrance de l'île héroïque, fait la guerre de liberté.*

*Puisqu'il n est plus permis d'y parler hautement, c'est ce livre que je leur dédie; de chaque feuillet soulevé comme pierre d'une tombe s'échappe le souvenir des morts.*

*Louise MICHEL, Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1898.*

## AVANT-PROPOS

*Quand la foule aujourd'hui muette,  
Comme l'Océan grondera,  
Qu'à mourir elle sera prête,  
La Commune se lèvera.*

*Nous reviendrons foule sans nombre,  
Nous viendrons par tous les chemins,  
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,  
Nous viendrons nous serrant les mains.*

*La mort portera la bannière,  
Le drapeau noir crêpe de sang;  
Et pourpre fleurira la terre,  
Libre sous le ciel flamboyant.*

*(L. M. Chanson des prisons, mai 71.)*

La Commune à l'heure actuelle est au point pour l'histoire.

Les faits, à cette distance de vingt-cinq années, se dessinent, se groupent sous leur véritable aspect.

Dans les lointains de l'horizon, les événements s'amoncellent de la même manière aujourd'hui avec cette différence, qu'alors, surtout la France s'éveillait, et qu'aujourd'hui c'est le monde.

Quelques années avant sa fin, l'Empire râlant s'accrochait à tout, à la touffe d'herbe comme au rocher; le rocher lui-même croulait; l'Empire, les griffes saignantes, s'accrochait toujours, n'ayant plus au-dessous de lui que l'abîme, il durait encore.

La défaite, fut la montagne qui tombant avec lui l'écrasa.

Entre Sedan et le temps où nous sommes, les choses sont spectrales et nous-mêmes sommes des spectres ayant vécu à travers tant de morts.

Cette époque est le prologue du drame où changera l'axe des sociétés humaines. Nos langues imparfaites ne peuvent rendre l'impression magnifique et terrible du passé qui disparaît mêlé à l'avenir qui se lève. J'ai cherché surtout dans ce livre à faire revivre le drame de 71.

Un monde naissant sur les décombres d'un monde à son heure dernière.

Oui, le temps présent est bien semblable à la fin de l'Empire, avec un grandissement farouche des répressions, une plus féroce acuité de sanglantes horreurs, exhumées du cruel passé.

Comme si quoi que ce soit pouvait empêcher l'éternelle attirance du progrès! On ne peut pas tuer l'idée à coups de canon ni lui mettre les poucettes.

La fin se hâte d'autant plus que l'idéal réel apparaît, puissant et beau, davantage que toutes les fictions qui l'ont précédé.

Plus, aussi, le présent sera lourd, écrasant les foules, plus la hâte d'en sortir sera grande.

Écrire ce livre, c'est revivre les jours terribles où la liberté nous frôlant de son aile s'envola de l'abattoir; c'est rouvrir la fosse sanglante où, sous le dôme tragique de l'incendie s'endormit la Commune belle pour ses noces avec la mort, les noces rouges du martyr.

Dans cette grandeur terrible, pour son courage à l'heure suprême lui seront pardonnés les scrupules, les hésitations de son honnêteté profonde.

Dans les luttes à venir on ne retrouvera plus ces généreux scrupules, car à chaque défaite populaire, la foule est saignée comme les bêtes d'abattoir; ce qu'on trouvera, ce sera l'implacable devoir.

Les morts, du côté de Versailles furent une infinie poignée dont chacun eut des milliers de victimes, immolées à ses mânes; du côté de la Commune les victimes furent sans nom et sans nombre; on ne pouvait évaluer les monceaux de cadavres; les listes officielles en avouèrent trente mille, mais cent mille, et plus serait moins loin de la vérité.

Quoiqu'on fit disparaître les morts par charretées, il y en avait sans cesse de nouveaux amoncellements; pareils à des tas de blé prêts pour les semailles, ils étaient enfouis à la hâte. Seuls, les vols de mouches des charniers emplissant l'abattoir, épouvantèrent les égorgeurs.

Un instant, on avait espéré dans la paix de la délivrance, la *Marianne* de nos pères, la belle, que disaient-ils, la terre attendait et qu'elle attend toujours; nous l'espérons plus belle encore ayant tant tardé.

Rudes sont les étapes, elles ne seront point éternelles; ce qui est éternel c'est le progrès, mettant sur l'horizon un idéal nouveau, quand a été atteint celui qui la veille semblait utopie.

Aussi notre temps horrible eût semblé paradisiaque à ceux qui disputaient aux grands fauves la proie et le repaire.

Comme le temps des cavernes a passé, le nôtre sombrera; d'hier ou d'aujourd'hui, ils sont aussi morts l'un que l'autre.

Nous aimions en nos veillées des armes parler des luttes pour la liberté, aussi, à l'heure présente dans l'attente d'un germinal nouveau, nous dirons les jours de la Commune et les vingt-cinq ans qui semblent plus d'un siècle, de l'hécatombe de 71 à l'aube qui se lève.

Des temps héroïques commencent; les foules s'assemblent, comme au printemps les essaims d'abeilles; les bardes se lèvent chantant l'épopée nouvelle, c'est bien la veillée des armes où parlera le spectre de mai.

Londres, 20 mai 1898.

-----

# L'AGONIE DE L'EMPIRE

## 1- LE RÉVEIL:

*L'empire s'achevait, il tuait à son aise.  
Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,  
Il régnait; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,  
Rouge était le soleil levant.*

*(L. M. Chansons des géôles).*

Dans la nuit d'épouvante qui depuis décembre couvrait le troisième Empire, la France semblait morte; mais aux époques où les nations dorment comme en des sépulcres, la vie en silence grandit et ramifie; les événements s'appellent, se répondent pareils à des échos; de la même manière qu'une corde en vibrant en fait vibrer une autre.

Des réveils grandioses succèdent à ces morts apparentes alors, et éclatent les transformations résultées des lentes évolutions.

Alors des effluves enveloppent les êtres, les groupent, les portent, si réellement que l'action semble précéder la volonté; les événements se précipitent, c'est l'heure où se trempent les cœurs comme dans la fournaise l'acier des épées.

Là-bas, par les cyclones, quand le ciel et la terre sont une seule nuit, où râlent comme des poitrines humaines les flots lançant, furieuses, aux rochers leurs griffes blanches d'écume, sous les hurlements du vent, on se sent vivre au fond des temps dans les éléments déchaînés.

Par les tourmentes révolutionnaires au contraire l'attirance est en avant.

L'épigraphe de ce chapitre rend l'impression qu'éprouvaient à la fin de l'Empire ceux qui se jetaient dans la lutte pour la liberté.

*L'empire s'achevait, il tuait à son aise.  
Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,  
Il régnait; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,  
Rouge était le soleil levant.*

La liberté passait sur le monde, l'*Internationale* était sa voix criant par dessus les frontières les revendications des déshérités.

Les complots policiers montraient leur trame ourdie chez Bonaparte: la république romaine égorgée, les expéditions de la Chine et du Mexique découvrant leurs hideux dessous; le souvenir des morts du coup-d'État, tout cela, constituait un triste cortège à celui que Victor Hugo appelait Napoléon le Petit: il avait du sang jusqu'au ventre de son cheval.

De partout, en raz-de-marée, la misère montait, et ce n'étaient pas les prêtres de la société du prince impérial, qui y pouvaient grand'chose; Paris, pourtant, payait pour cette société de lourds impôts, et doit peut-être encore deux millions.

La terreur entourant l'Élysée en fête, la légende du premier Empire, les fameux sept millions de voix arrachés par la peur et la corruption formaient autour de Napoléon III un rempart réputé inaccessible.

L'homme aux yeux louches espérait durer toujours, le rempart pourtant se trouait de brèches, par celle de Sedan enfin passa la révolution.

Nul parmi nous ne pensait alors que rien pût égaler les crimes de l'Empire.

Ce temps et le nôtre se ressemblent suivant l'expression de Rochefort comme deux gouttes de sang. Dans cet enfer, comme aujourd'hui, les poètes chantaient l'épopée qu'on allait vivre et mourir; les uns en strophes ardentes, les autres avec un rire amer.

Combien de nos chansons d'alors seraient d'actualité.

*Le pain est cher, l'argent est rare,  
Hausmann fait hausser les loyers,  
Le gouvernement est avare,  
Seuls, les mouchards sont bien payés!  
Fatigués de ce long carême  
Qui pèse sur les pauvres gens,  
Il se pourrait bien, tout de même,  
Que nous prenions le mors aux dents!  
Dansons la Bonaparte,  
Ce n'est pas nous qui régalaons,  
Dansons la Bonaparte!  
Nous mettrons sur la carte  
Les violons.*

*J.-B. Clément.*

Les mots ne faisaient pas peur pour jeter à la face du pouvoir ses ignominies.

La chanson de la *Badinguette* fit hurler de fureur les bandes impériales.

*Amis du pouvoir,  
Voulez-vous savoir  
Comment Badinguette,  
D'un coup de baguette,  
Devint, par hasard,  
Madame César?  
La belle au fin fond de l'Espagne  
Habitait.  
Ah! la buveuse de Champagne  
Qu'elle était!  
Amis du pouvoir, etc...*

*Que mon peuple crie ou blasphème,  
Je m'en fous !  
Qui fut mouchard en Angleterre,  
Puis bourreau,  
Peut bien, sans déroger, se faire  
Maquer...  
Amis du pouvoir, etc...*

*Henri Rochefort.*

Parmi les souvenirs joyeux de nos prisons, est la chanson de *la Badinguette* chantée un soir à pleines voix par cette masse de prisonnières que nous étions aux chantiers de Versailles; entre les deux lampes fumeuses qui éclairaient nos corps étendus à terre contre les murs.

Les soldats qui nous gardaient et pour qui l'Empire durait encore, eurent à la fois épouvante et fureur. Nous aurions, hurlaient-ils, une punition exemplaire pour insulte à S. M. *L'Empereur!*

Un autre refrain, celui-là ramassé par la foule, en secouant les loques impériales, avait également le pouvoir de mettre en rage nos vainqueurs.

*A deux sous tout l paquet:  
L'pèr', la mèr' Badingue  
Et l'petit Badinguet!*

La conviction de la durée de l'Empire était si forte encore dans l'armée de Versailles, que comme certainement bien d'autres, j'en pus lire sur l'ordre de mise en jugement qui me fut signifié à la correction de Versailles: «*Vu le rapport et l'avis de M. le rapporteur et les conclusions de M. le Commissaire impérial, tendant au renvoi devant le 6<sup>ème</sup> conseil de guerre, etc...*».

Le gouvernement ne pensait pas que ce fût la peine de changer la formule.

Longtemps, la résignation des foules à souffrir nous indigna pendant les dernières années tourmentées de Napoléon III. Nous les enthousiastes de la délivrance, nous la vîmes si longtemps d'avance que notre impatience était plus grande. Des fragments me sont restés de cette époque.

*A CEUX QUI VEULENT RESTER ESCLAVES*

*Puisque le peuple veut que l'aigle impériale  
Plane sur son abjection,  
Puisqu'il dort, écrasé sous la froide rafale  
De l'éternelle oppression;*

*Puisqu'ils veulent toujours, eux tous que l'on égorge,  
Tendre la poitrine au couteau,  
Forçons, ô mes amis, l'horrible coupe-gorge,  
Nous délivrerons le troupeau!*

*Un seul est légion quand il donne sa vie,  
Quand à tous il a dit adieu:  
Seul à seul nous irons, l'audace terrifie,  
Nous avons le fer et le feu!*

*Assez de lâchetés, les lâches sont des traîtres;  
Foule vile, bois, mange et dors;  
Puisque tu veux attendre, attends, léchant tes maîtres.  
N'as-tu donc pas assez de morts?*

*Le sang de tes enfants fait la terre vermeille,  
Dors dans le charnier aux murs sourds.  
Dors, voici s'amasser, abeille par abeille,  
L'héroïque essaim des faubourgs!*

*Montmartre, Belleville, ô légions vaillantes,  
Venez, c'est l'heure d'en finir.  
Debout! la honte est lourde et pesantes les chaînes,  
Debout! il est beau de mourir!*

L. M.

Oh! combien il y avait longtemps qu'on eût voulu arracher son cœur saignant de sa poitrine pour le jeter à la face du monstre impérial!

Combien il y avait longtemps qu'on disait, froidement résolu, ces vers des *Châtiments*:

*Harmodius, c'est l'heure.  
Tu peux frapper cet homme avec tranquillité.*

Ainsi on l'eût fait, comme on ôterait des rails une pierre encombrante.

La tyrannie alors n'avait qu'une tête, le songe de l'avenir nous enveloppait, l'*Homme de Décembre* nous semblait le seul obstacle à la liberté.

-----

## 2- LA LITTÉRATURE A LA FIN DE L'EMPIRE - MANIFESTATIONS DE LA PAIX:

*Venez, corbeaux. Venez sans nombre.  
Vous serez tous rassasiés.*

(L. M. Chansons de 78).

Les colères entassées fermentant dans le silence depuis vingt ans, grondaient de toutes parts; la pensée se déchaînait, les livres qui d'ordinaire n'entraient en France que secrètement, commençaient à s'éditer à Paris. L'Empire effrayé mettait un masque, il se faisait appeler *libéral*; mais personne n'y croyait, et chaque fois qu'il évoquait 89 on pensait à 52.

L'Échéance de 69 de Rogeart résumait dès 66, le sentiment général.

*«La déchéance de 69, disait-il, est une date fatidique; il n'y a qu'une voix pour la chute de l'empire en 69. On attend la liberté comme les millénaires attendaient le retour du Messie. On le sait comme un astronome sait la loi d'une éclipse; il ne s'agit que de tirer sa montre et de regarder passer le phénomène en comptant les minutes qui "séparent encore la France de la lumière"».*

*«Les causes profondes, disait encore Rogeart dans ce livre, sont dans l'opposition constante et irrémédiable entre les tendances des gouvernements, et celles de la société; la violation permanente de tous les intérêts des gouvernés, la contradiction entre le dire et le faire des gouvernants.*

*L'ostentation des principes de 89, et l'application de ceux de 52.*

*La nécessité pour les gouvernants, de la guerre et surtout de la guerre de conquête, principe vital d'une monarchie militaire et l'impopularité de la guerre de conquête, d'annexion, de pillage et d'invasion, dans un siècle travailleur, industriel, instruit, et un peu plus raisonnable que ses aînés.*

*La nécessité de la police politique et de la magistrature politique, dans un pays où le gouvernement est en lutte avec la nation, nécessité qui déshonore la magistrature et la police, console les malfaiteurs et décourage les honnêtes gens» (1).*

Rogeart ajoute dans le même ouvrage:

*« Il y a une immense expansion du sentiment populaire, en même temps qu'une recrudescence de la répression impériale; or, si la compression augmente d'un côté pendant que l'expansion augmente de l'autre, il est clair, que la machine va sauter.*

*Je vois comme vous cette agonie, et je ne veux pas attendre.*

*L'opinion monte, c'est vrai, rapide, irrésistible, j'en conviens, mais pourquoi dire au flot: tu n'iras pas plus vite?*

*L'Empire se meurt, l'Empire est mort, c'est avec cela qu'on le fait durer: il s'agit de l'achever, et non de l'écouter râler; il ne faut pas lui tâter le pouls, mais lui sonner la dernière charge» (1).*

Antonin Dubost, depuis Garde des sceaux, Ministre de la justice de la 3<sup>me</sup> République, rapporteur de la loi scélérate, écrivait alors dans *Les Suspects*, ouvrage relatant les crimes de l'Empire:

*«En écrivant leurs noms, il nous semblait voir leurs têtes tomber une à une sous la hache du bourreau. En nous livrant à cet acte de réparation, nous avons voulu venger la mémoire des morts.*

*L'heure était venue, où sans motif, sans explication, sans jugement ils allaient être jetés dans les geôles du pouvoir et transportés à Cayenne ou en Afrique» (2).*

Les financiers auxquels Napoléon III avait livré le Mexique, espéraient d'une autre guerre de conquête de nouvelles proies à dévorer. La guerre donna le coup de grâce à l'Empire. Il y eut des entraînements d'hommes, comme on fait pour les meutes, à l'époque des chasses; mais les fanfares des cuivres, les promesses de curée n'éveillaient pas les masses; l'Empire alors, entonna *la Marseillaise*. Elles se mirent debout, inconscientes, elles chantaient croyant qu'avec *la Marseillaise* elles auraient la liberté.

Des mouchards et des imbéciles hurlaient: *A Berlin, à Berlin!*

(1) Rogeart, *Échéance de 69*, chez V. Parent, 10, Montagne de Sion, 1866.

(2) Antonin Dubost, 1868.

A Berlin! répétaient les naïfs, s'imaginant qu'ils iraient là en chantant le *Rhin Allemand*; mais cette fois, il ne tint pas dans notre verre et ce fut notre sang où se marquèrent les pieds des chevaux.

Les financiers rentraient en scène; l'un d'eux, Jecker était le plus connu. Rochefort parle ainsi de lui, dans *Les Aventures de ma vie*.

*«On sait, ou on ne sait peut-être plus, que ce financier, véreux comme du reste tous les financiers, avait prêté à un taux trois ou quatre cents fois usuraire, tout au plus quinze cent mille francs au gouvernement du Général Miramon, qui lui avait en échange reconnu soixante-quinze millions.*

*Lorsque le président de la République mexicaine, Juarez arriva au pouvoir, il refusa naturellement le paiement des billets à ordre dont les signatures avaient été aussi effrontément extorquées.*

*Jecker, muni de ses soixante-quinze millions en papier, alla trouver Morny, auquel il promit trente pour cent de commission s'il arrivait à persuader à l'Empereur d'exiger de Juarez l'exécution du traité passé avec Miramon.*

*En 1870, chargé de dépouiller les papiers trouvés aux Tuileries, laissées vides par la fuite de l'impératrice et de ses serviteurs, dont la plupart avaient juré de mourir pour elle, j'ai eu la preuve matérielle de cette complicité de Morny, qui moyennant la promesse à lui faite par Jecker de lui remettre vingt-deux millions sur les soixante-quinze, nous engagea dans une guerre liberticide, qui devait nous coûter plus d'un milliard et préparer Sedan.*

*Ce Jecker, qui était suisse, avait du jour au lendemain obtenu des lettres de naturalisation française, et c'est en son nom que la réclamation avait été présentée à l'intrépide Juarez. L'affaire a été du reste à peu près exactement recommencée sous couleur d'expédition tunisienne» (3).*

Un duel à l'américaine entre le journaliste Odysse Barot et le financier Jecker fit, quelque temps après la guerre du Mexique, d'autant plus de bruit que Barot qui était considéré d'avance comme mort ayant reçu une balle en pleine poitrine, se trouva tout à coup mieux et enfin se rétablit tout à fait pour proclamer que les ennemis de l'Empire avaient la vie dure. On vit depuis des entreprises financières plus monstrueuses encore que celles de ce temps. En face des entraînements pour la guerre, il y avait des manifestations pour la paix, composées d'étudiants, d'internationaux, de révolutionnaires.

Les vers suivants écrits une nuit après l'assommade en donnent l'idée.

### **MANIFESTATION DE LA PAIX**

*C'est le soir, on s'en va marchant en longues files.  
Le long des boulevards, disant: la paix! la paix!  
Dans l'ombre on est guetté par les meutes serviles.  
O libert! ton jour ne viendra-t-il jamais?*

*Et les pavés, frappés par les lourds coups de canne,  
Résonnent sourdement, le bandit veut durer;  
Pour rafraîchir de sang son laurier qui se fane,  
Il lui faut des combats, dût la France sombrer.*

*Maudit! de ton palais, sens-tu passer ces hommes?  
C'est ta fin! Les vois-tu, dans un songe effrayant,  
S'en aller dans Paris, pareils à des fantômes?  
Entends-tu? dans Paris dont tu boiras le sang.*

*Et la marche, scandée avec son rythme étrange,  
A travers l'assommade, ainsi qu'un grand troupeau,  
Passe; et César brandit, centuple, sa phalange  
Et pour frapper la France il fourbit son couteau.*

*Puisqu'il faut des combats, puisque l'on veut la guerre,  
Peuples, le front courbé, plus tristes que la mort,  
C'est contre les tyrans qu'ensemble il faut la faire:  
Bonaparte et Guillaume auront le même sort.*

(L. M. 1870.)

(3) H. Rochefort, *Aventures de ma vie*, 1<sup>er</sup> vol.

Rochefort ayant écrit dans *La Marseillaise* que la route jusqu'à Berlin ne serait pas une simple promenade militaire, les presses de ce journal furent brisées, par ces agents vêtus en travailleurs, que l'on appelait les blouses blanches et qui avec eux entraînaient des inconscients.

Pourtant, le cri: *La paix! la paix!* couvrit parfois celui des bandes impériales: *A Berlin, à Berlin!*

Paris de plus en plus se détachait de Bonaparte; l'aigle avait du plomb dans l'aile.

La révolution appelait tous ceux qui étaient jeunes, ardents, intelligents. - Oh! comme alors la République était belle!

*La Lanterne* de Rochefort errant à travers le coupe-gorge, en éclairait les profondeurs. Sur tout cela passait dans l'air la voix d'airain des *Châtiments*:

*Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,  
Sonne aujourd'hui le glas et demain le tocsin.*

Malon a tracé des derniers temps de l'Empire un tableau d'une grande réalité.

*«Alors, dit-il, la camisole de force dans laquelle étouffait l'humanité craquait de toutes parts; un frisson inconnu agite les deux mondes. Le peuple indien se révolte contre les capitalistes anglais. L'Amérique du Nord combat et triomphe pour l'affranchissement des noirs. L'Irlande et la Hongrie s'agitent.*

*La Pologne est levée. L'opinion libérale en Russie, impose un commencement d'affranchissement des paysans slaves. Tandis que la jeune Russie enthousiasmée par les accents de Tchernichenski, de Herzen, de Bakounine, se fait propagandiste de la révolution sociale; l'Allemagne, qu'ont agitée Karl Marx, Lassale, Becker, Bebel, Liebknecht, entre dans le mouvement socialiste. Les ouvriers anglais, conservant le souvenir d'Ernest Jones et d'Owen sont en plein mouvement d'association. En Belgique, en Suisse, en Italie, en Espagne, les ouvriers s'aperçoivent que leurs politiciens les trompent et cherchent les moyens d'améliorer leur sort.*

*Les ouvriers français reviennent de la torpeur où les avaient plongés juin et décembre. - De toutes parts le mouvement s'accroît et les prolétaires s'unissent pour aider à la revendication de leurs aspirations vagues encore, mais ardentes» (4).*

Tous les hommes intelligents combattaient la guerre; Michelet écrivit à un journaliste de ses amis la lettre suivante pour être publiée:

*«Cher Ami,*

*Personne ne veut de la guerre, on va la faire et faire croire à l'Europe que nous la voulons. Ceci est un coup de surprise et d'escamotage.*

*Des millions de paysans ont voté hier à l'aveugle. Pourquoi? croyant éviter une secousse qui les effrayait, est-ce qu'ils ont cru voter la guerre, la mort de leurs enfants?*

*Il est horrible qu'on abuse de ce vote irréfléchi.*

*Mais le comble de la honte, la mort de la morale serait que la France se laissât faire à ce point contre tous ses sentiments, contre tous ses intérêts. Faisons notre plébiscite et celui-ci sérieux; consultons à l'aise des classes les plus riches aux classes les plus pauvres; des urbains aux paysans; consultons la nation, prenons ceux qui tout à l'heure, ont fait cette majorité oublieuse de ses promesses; à chacun d'eux, on a dit: "Oui! mais surtout point de guerre!"*

*Ils ne s'en souviennent pas, la France s'en souvient; elle signera avec nous une adresse de fraternité pour l'Europe, de respect pour l'indépendance espagnole.*

*Plantons le drapeau de la paix. Guerre à ceux-là seuls qui pourraient vouloir la guerre en ce monde» (5).*

Le grand historien ne pouvait l'ignorer, ceux qui possèdent la force n'ont pas coutume de se rendre au raisonnement. La force employée au service du droit contre Napoléon III et Bismark, pouvait seule arrêter leur complot contre tant de vies humaines jetées en pâture aux corbeaux.

Le 15 juillet, la guerre était déclarée! Le maréchal Lebeuf annonçait le lendemain que rien ne manquait à l'armée, pas même un bouton de guêtre!

-----

(4) J.-B. Malon, *Troisième défaite du prolétariat*, p.2.

(5) Michelet, 10 juillet 1870.